

SERVICE DE PRESSE :

La ligne d'ombre, Marie Alloy, éditions Al Manar, juin 2024



Total : 9 articles en ligne + 3 en revues papier + courriers papier ou mail, de **Pierre Dhainaut, Jean-Pierre Lemaire, Pierre Lecoeur, Michèle Finck, Gérard Pfister, Georges Monti.**

Pour les lectures en ligne ou en revue, les auteurs des articles sont :

**Marie-Hélène Prouteau,
Marc Wetzel,
Alain Roussel,
Sabine Dewulf,
Jacques Goorma,
Didier Ayres,
Jean-Marie Corbusier,
Jean-Pierre Boulic,
Jean-Louis Bernard.**



<https://www.terreaciel.net/La-ligne-d-ombre-Marie-Alloy-editions-Al-Manar-2024-par-Marie-Helene-Prouteau> - [Accueil](#) > [Paysages](#) >

La ligne d'ombre, Marie Alloy, éditions Al Manar, 2024,

par **Marie-Hélène Prouteau**

Marie Alloy est à la fois peintre et graveuse et elle se consacre aussi à la poésie. Elle aime entretenir le dialogue avec des poètes d'aujourd'hui, en particulier dans la maison d'édition qu'elle anime, Le Silence qui roule. Ses nombreuses gravures répondent aux poèmes inédits d'Eugène Guillevic, Dominique Sampiero, Antoine Emaz, Pierre Dhainaut, Abdellatif Laâbi et bien d'autres.

Avec ce recueil poétique, *La ligne d'ombre* publié aux éditions Al Manar, c'est au cœur des relations entre peinture et poésie que Maria Alloy nous emmène, en donnant doublement chair aux mots du poème et à sept de ses aquarelles au fil des poèmes.

En peinture, la « ligne d'ombre » évoque précisément le dessin du tracé des ombres et le trait du graveur dont la pointe sèche donne des ombrages au trait. Tout au long du recueil la poète joue de la polysémie féconde du mot « ombre ». « Parfois dans le secret des ombres / nous retrouvons les vieux cahiers de nos ancêtres » écrit-elle. Désigne-t-elle dans ce beau vers énigmatique, l'ombre comme zone d'obscurité ou bien l'âme des morts, « ton père », « ta mère », « ton frère » qui passent dans ses vers ?

Le mot « ombre », à chaque poème, à chaque page, appelle par contraste la lumière. Marie Alloy est la peintre-poète qui habite la lumière et les aquarelles chaleureusement colorées du recueil l'attestent. Art du poème et art pictural se trouvent ici accolés, comme « en regard », pour reprendre le titre d'une des parties du recueil. Ainsi le poème, « Dans le sillage du poème », en page de gauche fait-il face à cet autre, en page de droite, « Dans le bleu du pastel ».

Le recueil nous emmène loin du tumulte du monde dans l'atelier de Marie Alloy. Les titres des parties du recueil, « En regard », « En silence », « En souvenir », « En partance », que ponctue cette préposition « en » répétée, laissent deviner une âme réceptacle des choses. La contemplative qui, dans plusieurs poèmes, use de la parole intérieure : « Tu voudrais en rendre l'écho/en quelque éboulis de mots ».

Un autre monde est là, dans son retirement, qui est un monde subjectif, coprésent au nôtre. Le royaume de la poète : celui de présences aimées et disparues, celui d'une aube qui se lève, du chant d'un oiseau. Celui d'un consentement à ce qui advient, à ce qui revient, parfois avec nostalgie. Les rêves, les « chagrins les tourments », « une stèle de regrets ».

« Nous voudrions garder de nos saisons/la demeure d'ombre où reprendre source », écrit-elle. De cette absence même émane une lumière. Tout se joue dans une sorte de balancement, de va-et-vient qui ramène sans cesse, par de secrètes et perpétuelles correspondances, à « l'émerveillement de la peinture/ le jardin d'enfance ».

La ligne d'ombre de Marie Alloy fait résonance avec le titre du recueil de Philippe Jaccottet *L'encre serait de l'ombre*. La formule suggère la ténuité du geste d'écriture. En ce point où se joignent monde extérieur et monde intérieur sur un chemin de clarté. « *Au bout de la ligne d'ombre, il reste encore de la lumière, une ligne bleue, ligne de ciel, signe d'envol et de blancheur. C'est sa présence à l'horizon qui nous ajuste au monde et nous rend au silence* ».

L'on pourrait reprendre ce que Jean Starobinski dit de la poésie de Philippe Jaccottet et l'appliquer à celle de Marie Alloy : « un amour professé de la clarté ».

Marie-Hélène Prouteau

EXTRAITS CHOISIS par Marie-Hélène Prouteau

Présentation :

Regarder l'horizon trembler sur une ligne d'ombre, sentir son fourmillement obscur. L'ombre n'est visible que par la lumière où prennent source formes et couleurs. Elle est le tracé vaporeux du passage entre le clair et l'obscur, un sfumato en peinture.

La ligne d'ombre n'est pas une limite. Elle suit les courbes du fleuve de nos regards. Tracée sur les lointains, elle vibre sur un voile d'absence, oscille sur une mer de reflets et de souvenirs, suscite leur incandescence.

Au bout de la ligne d'ombre, il reste encore de la lumière, une ligne bleue, ligne de ciel, signe d'envol et de

blancheur. C'est sa présence à l'horizon qui nous ajuste au monde et nous rend au silence.

De son côté, l'ombre des mots poursuit la levée des images, esquisse leur naissance, prélude au poème, à la peinture, à l'imprévisible ligne de crête du sens.

Le regard
prélude au poème
à la toile

Le poème
prélude au fruit qui s'élève
se détache se délivre
tombe
s'ouvre en deux corps
deux solitudes
l'une d'ombre
l'autre de chair

Dans le mouvement obscur
où tout se transforme
je vois et je ne vois pas
la perte et le don
la survivance du dieu
auquel l'enfance
donnait chaque jour sa parole

Je relevais son passage
savais son écoute vivante
D'un seul regard accompli
ce dieu dessillait la mort
comblait mon désir de vie

Sans peur et sans ombre
il me parlait
de la couleur des fruits
de la saveur du peu

Article d'Alain Roussel – TERRE A CIEL, décembre 2024

https://www.terreaciel.net/Journal-de-lectures-Serge-Prioul-Marie-Alloy-Beatrice-Libert-par-Alain-Roussel?fbclid=IwY2xjawHMCWhleHRuA2FlbQIxMQABHQj6Uv-TovULyc-Agutrb_J85KJwzUr7E4ZcQNofO1IowvXqPaAUrYrs6w_aem_dvC-VS0CAXWnAHdDJPG9mg

Marie ALLOY, *La ligne d'ombre (avec des peintures de l'auteur)*, Al Manar éditeur

C'est à un autre dialogue que nous convie Marie Alloy, entre le poème et la peinture. Il y a cette quête spirituelle de la lumière dans ses tableaux – qui ponctuent son recueil – par l'éclatement des couleurs qui n'enferment pas la forme et effacent les frontières. Et il y a ce fond obscur de l'écriture

qui remonte des tréfonds de la mémoire, cette « *voix sans personne* » et ce « *presque rien* » dont parle si bien Roger Munier dans certains de ses livres. Ses tableaux seraient-ils « *un feu pour brûler la mort* » et les « *filles emmêlés* » en nid de sa poésie, « *œil qui écoute* », une manière de traquer les ombres et de révéler, à mots couverts, leurs secrets ? Qu'elle peigne ou qu'elle écrive, Marie Alloy marche en somnambule attentive sur cette « *ligne d'ombre* » dans une rêverie entre le jour et la nuit, la présence et le souvenir, cherchant dans le silence de la toile l'invisible avec la main et dans le blanc des pages l'indicible avec les mots : « *comment nommer ce qui ne peut se dire ?* », écrit-elle. Son écriture est allusive, tout en suggestion, avec « *un peu de nuit à l'entour des mots* ». Elle sait aussi se faire précise, avec le regard d'un peintre, quand elle évoque l'instant présent, telles ces scènes de l'hiver qui apportent une tonalité nostalgique, parfois mélancolique, avec toujours cet étonnement d'être là, « *dans le suspens de la lumière/ dans le suspens des mots/ dans le suspens du monde* ».

EXTRAITS

Dans l'atelier nocturne
quelques fleurs de givre
dessinent à la fenêtre
des rideaux

Le temps a sorti sa lame d'acier

Une barque s'est retranchée
dans la baie du sommeil

Nous sommes retenus
sur ses planches par une corde
sentant l'espace étroit s'ouvrir avec le feu
d'une aube accoudée à la nuit

.....

Lutte avec l'ange ?

Qui se fait oiseau en coup d'aile secrète
reçoit le chant de l'aube

Quelque chose en nous
contemple écoute
ce qui s'émousse
ce qui brûle ce qui brille
parmi les ombres brèves

Ce n'est que le jour qui passe et change de saison
Ce n'est qu'un oiseau qui ouvre ses ailes
Et c'est encore l'eau-forte de nos rêves
qui creuse son dessin

Il reste tant de nuances aux feuillages
et cette lumière blanche aux bras du fleuve
effleurant nos regards

.....

Enfant Dieu m'était
un feu pour brûler la mort
une pierre de silence et de patience
un autre temps dans le temps perdu
une défaite et une victoire
le murmure de l'origine
le frôlement d'une aile soyeuse
une branche qui casse
la grâce dansante d'un épi de blé
un chemin bordé de baies rouges
—il était cela
et bien d'autres silences

Tout a lieu d'être
et pourtant ce qui a lieu
ne se sait

L'hiver s'offre au squelette des arbres
sous une parure d'aiguilles
lumineuses

Nos mots hésitent
ne livrent jamais qu'un fond
de notre mémoire

La pièce manquante est ailleurs
réfléchie sur le puzzle des jours
au cœur même de l'absence

Dans l'atelier nocturne
quelques fleurs de givre
dessinent à la fenêtre
des rideaux

Le temps a sorti sa lame d'acier

Une barque s'est retranchée
dans la baie du sommeil

Nous sommes retenus
sur ses planches par une corde
sentant l'espace étroit s'ouvrir avec le feu
d'une aube accoudée à la nuit

S'affronter à l'absence
ou lui donner la main
c'est rejoindre son chant
écouter la voix qui murmure

je suis là je suis là
dans le suspens de la lumière
dans le suspens des mots
dans le suspens du geste prêt à peindre
dans le suspens du monde

là tu habites le silence
là son ombre portée te rejoint
par un chemin très nu très pur
—un vide ouvert et serein

Tu n’attends tu n’entends que cette présence
dans l’absence—que cette vibration du manque
qui te laisse *là* à découvert—*là*
—*je suis là* te dit-elle
mais ce n’est pas ta mémoire qui parle
c’est une autre lumière

.....

Article de **Jacques Goorma**, dans **Recours au poème**

https://www.recoursaupoeeme.fr/marie-alloy-la-ligne-dombre/?fbclid=IwY2xjawHMdPZleHRuA2FlbQIxMQABHVMdADRhO1obNChxvwqMtcTdrsnIrhQDG5BqRUcLUk6Olx5LLSbtLaSmnA_aem_dGZgrYzf-OWc36Cbh7zK2A

Marie Alloy, *La ligne d’ombre* Par [Jacques Goorma](#) | 21 octobre 2024 | Catégories : [Critiques](#), [Marie Alloy](#)

L’ouvrage, après une brève introduction qui nous renseigne sur les sens possibles de son titre, se compose de quatre parties. Chacune, introduite par une aquarelle de l’auteure en pleine page, comporte une vingtaine de poèmes : *En regard*, *En silence*, *En souvenir*, *En partance*. L’usage insistant du gérondif souligne la simultanéité de plusieurs actions et le sens d’une démarche sans cesse en devenir.

Dans son *Liminaire aux Reposoirs de la Procession*, Saint-Pol-Roux écrit : *Sur la terre gérondivie, nous allons enfin réaliser en pleine clarté toutes les images naïves qui, depuis l’origine, se sont fixées sur les infiniment petits murs sombres de cette caverne : le cerveau de l’homme.*

Un même regard, une même main, un même élan trace peintures et poèmes. En partage, une mince ligne d’ombre les accorde. Comme à l’horizon le ciel rejoint la terre.

Les poèmes de longueurs variables n’excèdent pas une vingtaine de vers et tiennent sur une page, à l’exception d’une longue suite de distiques (p 66 à 69) où les vers comme des touches d’ombres parlent de lumière et dessinent sous nos paupières un tableau invisible.

« *Écrire avec la voix du regard* », écrit justement Marie Alloy. Des regards soufflent sur la braise des couleurs et la main gratte le charbon des mots où sont enclos les souvenirs de l’arbre. L’ombre et la cendre parlent de la lumière et du feu. Synesthésie. L’œil écoute, l’oreille regarde. Scrute le rapport au temps, à la mémoire, à l’enfance et aux souvenirs des aimés disparus. Et cela nous touche, car le sujet dans le poème est un nous impersonnel. La Ligne d’ombre est aussi ligne de vie et de lumière

Extraits

Le regard
prélude au poème
à la toile

Le poème
prélude au fruit qui s'élève
se détache se délivre
tombe

s'ouvre en deux corps
deux solitudes
l'une d'ombre

l'autre de chair

*

La question est à présent
sur nos lèvres dans nos yeux

- avons-nous jamais cru au paradis ?

le petit bois des souvenirs s'enflamme
avec les images du vieux chêne
la volière aux perruches les dahlias
les haies noires de cassis
les montagnes de paille après la moisson
et l'odeur du poulailler

- qui les réveillera d'entre les morts ?

Nos rêves sondent ce qu'ils brûlent
dans l'onde froide des peurs

Où l'ombre s'incline
reste *une voix sans personne*
avec un peu de chaleur
veloutée

*

Nous avons voué nos mains
au silence de la toile
au bruissement des couleurs
à la lumière natale qui ne saurait se perdre

Nous avons voué notre chant nos mains
nos voix nos paroles à ces moments
où nous étions *petite rivière*

Parfois le temps s'allège
nous n'y sommes pour rien
s'allège et puis revient
jusqu'au vertige
et prépare sa chute
dans la lumière

*

Tremblantes feuilles roulées au sol
le temps d'une ondée de givre
le temps de ravauder le tissu des signes
nous entrons sous les feuillages glacés
glissons sur la surface du papier

et la grisaille du fusain
retombe sur nos cœurs

.....

ARTICLE REVUE TRAVERSEES par **MARC WETZEL**

https://revue-traversees.com/2024/09/11/marie-alloy-la-ligne-dombre-poemes-et-peintures-al-manar-juin-2024-116-pages-20-e/?fbclid=IwY2xjawHMDcZleHRuA2FlbQIxMQABHW13eqs4EUAMNcvredVVuh6TvzxqsKy_MleR8QMspYjeHa0zYE4xk7zJA_aem_JDm1AvR9G0MiCOWR-XOcnQ

Marie ALLOY – La ligne d'ombre – Poèmes et peintures, Al Manar, juin 2024, 116 pages, 20 €

[11 septembre 2024/lievenn](#) Une chronique de Marc Wetzel

Marie ALLOY – *La ligne d'ombre* – Poèmes et peintures, Al Manar, juin 2024, 116 pages, 20 €

« *Nous voudrions garder de nos saisons
la demeure d'ombre où reprendre source* » (p.108 – derniers mots du recueil)

L'ombre, ici, est guide plutôt que lacune : c'est cette ligne flottante et plus foncée – comme un petit tunnel orageux qui passe –, un mince endroit plus chargé ou condensé, où l'on y voit moins clair, bien sûr, mais où *voir* vient et revient spontanément, pour comprendre le reste. L'ombre est une ligne de contraste utile à la compréhension : elle réorganise ce qu'on voit mieux qu'elle. On repasse par elle afin de saisir mieux la lumière. Son bain sombre, au passage, renouvelle le regard. La ligne d'ombre picturale est voulue et décisive : elle est, par nature, consciente et libre. Elle indique, dans le monde représenté, où et comment s'y tient sa représentation réussie – et elle est là pour que notre regard puisse toujours faire autrement et nuancer, à chaque considération, sa vue du reste. Consciente : elle nous fait voir comme elle voit elle-même. Libre : on s'y replonge pour avoir autrement présence. C'est comme la réserve contemplative propre du peintre, le terrier d'où sort (et qu'ira regagner ?) son regard. Un peintre qui par principe ajoute des images au monde ne peut pas s'y tenir comme les autres, de même qu'un poète ajoutant formules à la voix humaine n'y campe pas seulement, il la renouvelle, et la sanctifie, lui aussi, de son effort de comprendre, de son intrusion créatrice :

« *Dans le vacarme des couleurs* »

souvent l'ombre est une intruse » (p.79)

Ce que comprend un peintre, c'est le lien de la lumière obtenue par elle ou lui avec une sorte de lumière natale qu'il sent être celle de tous. Son regard spécifique (spécialisé ?) fait toujours voir un lien de la lumière à elle-même. Comme un(e) poète : ce qu'il comprend, c'est le lien de la voix obtenue à une sorte de voix native (pré-articulée, potentiellement polyglotte, Sésame espéré et craint des cordes vocales) – d'où l'émotion particulière d'un descendant retrouvant le carnet manuscrit d'un ancêtre, y découvrant la graphie d'une main perdue, l'écriture qui n'a pas fait entendre une oeuvre. Aussi troublant qu'un brouillon de testament olographe retrouvé dans les papiers (jaunis) de quelqu'un de ruiné, dément, fantaisiste ou jusqu'au bout hésitant – qui n'aura eu que ces pattes de mouche à léguer.

*« Une nuit nos rêves ont retrouvé
les visages exacts intacts
du père et de la mère
Chacun a traversé le temps
leurs mots ne sont plus vivants
que dans leur écriture – leur voix perdue
Oui ils sont vivants
vivants dans notre manque
et nous leur écrivons
pour nous entendre » (p.18)*

La nostalgie n'est pas seulement régressive; car elle atteste que la conscience de soi peut survivre en autrui (tel mort auquel je pense peut encore me faire rougir) : l'indépassable y reste navigable, et l'eau apparemment croupie d'un esprit peut être nagée plus bas. C'est le propre de l'être humain : l'absence peut répondre (même peu ou mal) à notre prise de conscience d'elle. C'est qu'en étant alors consciente et parlante, la vie des disparus émettait d'elle comme un témoignage de sa présence, se faisait capable d'une attention au monde qui l'objectivait en retour. Parler, et même se parler à soi-même en silence, c'est s'inscrire dans le monde, puisqu'on y use de mots qui ont déjà entendu la vie, on héberge ainsi en nous l'«amont» – subsistant, à la fois béni et crucifié – de notre propre présence :

*« Quelqu'un écoute derrière la porte
Est-ce ta mère ton père
ton frère tes enfants
ou ton Amour ?
Ce quelqu'un c'est peut-être toi
ou ton double ton leurre
ou l'âme de ton âme
ou le temps mis en croix
ou l'avancée d'un mot
en amont de toi » (p.46)*

Mère et père, bien sûr, sont producteurs et gardiens de cet amont. Ils n'ont pas seulement parlé à l'enfant, ils se sont parlés devant lui, ils lui ont fait comprendre ce qu'est se comprendre. Conscience et liberté joueront naturellement à papa-maman dans l'esprit de l'enfant. Conscience d'abord maternelle ? (« Sans l'ombre maternelle/ il n'est pas de pays natal », p.80), puisque conscience est d'abord

pouvoir d'être gros de soi, et d'en accoucher sur mesure; et liberté d'abord paternelle ? (« *Là où demeure/ la dernière étoile paternelle/ la liberté est sous les fenilles/ un couloir de vent/ au fond de la fosse commune/ un carré de ciel* » p.48), puisque liberté est ce courant caché de vivre autrement. La mère « mendie » notre survie (« superstition » signifie, on le sait, « superstites essent » – en latin, « que nos descendants subsistent » ! -, vœu que ce à quoi on a donné la vie puisse se la redonner, et qu'elle se dépasse elle-même assez pour produire ce qui la protège !), et le père proclame notre autonomie, notre foi continuée en nous-même, notre légitime souveraineté intérieure. Il parie sur la beauté de nous accomplir, sur la possibilité que là où les années réelles se terminent et qu'une vie ait son terme, les années vécues se prolongent et que vivre garde son « autre résonance » :

*« Où l'âme nous offre son apaisement
la beauté s'accomplit à la source
Il n'y a pas de paradis

mais l'oiseau des souvenirs volète dans nos nuits
et nous veillons sur l'inattendu
pour que l'absence vive
– dans le devenir » (p. 103)*

Cette poète-peintre (née en 1951, par ailleurs éditrice) est mystérieuse et généreuse. Elle a, de toute évidence, la générosité de ce qui nous donne de vivre autant qu'elle. Mais elle a aussi le mystère des gens *hantés par l'absence* (par ce propre de l'homme, qui est aussi son impossibilité de rejoindre la pleine présence d'une pierre ou d'une bête) – absence murmurante des morts, absence inconditionnelle de Dieu, indépassable mutisme des formes et couleurs dans la peinture et insaisissable voix du regard dans la poésie. Toujours et partout c'est sa lucidité qui prie :

« Dieu est témoin Dieu est solitude
Certains le contemplent comme une misère
Pour d'autres il est un souffle une langue de sable
où crient des goélands comme des hommes
Il est dans ce bleu qui ancre les eaux au sol
Il est ce granit rose rongé par l'érosion
Il est avec ces arbres effilés
qui flambent un soir d'hiver
Il se dérobe à notre vue notre vie
sans cesse soumise à conditions
Il se niche sur la ligne d'horizon
avec le chien battu
Il protège nos morts avec des feuillages
de mots que personne n'a jamais entendus
Il est là il nous parle depuis l'inconnu
Sa confiance surplombe chacun de nos actes
Il entrouvre nos regrets leur offre une rose blanche
– ce pur héritage du coeur
Comment nommer ce qui ne peut se dire ?
Le corps rompu se relève
La peinture converse avec sa genèse

et les jours ne comptent plus
Certains crient *au feu*
sous la ligne d'ombre
Notre candeur aurait-elle quelque chose à voir
avec l'art de mentir ? » (p. 68-69)

©Marc Wetzel

Article de SABINE DEWULF , Terre à Ciel

Marie Alloy, *La ligne d'ombre*, éditions Al Manar, 2024, 115 pages, 20 €.

Ce nouveau livre de poèmes de Marie Alloy, qu'elle accompagne de huit aquarelles colorées où les ombres frémissent, me semble placé, tout comme ces œuvres visuelles, sous le signe d'une recherche d'équilibre, même au sein du paradoxe : il se divise en quatre grandes parties, dont chacune contient une vingtaine de poèmes. Le titre d'ensemble évoque une ligne qui se trace en s'effaçant - qu'elle soit vers à écrire ou trait à noircir -, comme l'horizon inaccessible, pourtant toujours à portée d'œil et de lumière. Cette ligne unique, énigmatique, illimitée, m'évoque un passage à emprunter par la plume ou le pinceau *dans la profondeur du cœur*, afin de se sentir vraiment vivant, dans une réalité plus unifiée et plus vaste : « *C'est sa présence à l'horizon qui nous ajuste au monde et nous rend au silence.* » Quant aux titres propres aux sections, ils confirment cette première impression d'unité, puisqu'ils sont tous introduits par la préposition « En », traçant à leur tour une ligne secrète, un chemin intérieur : « I. En regard » ; II « En silence » ; « III. En souvenir » ; « IV. En partance ».

Si le « regard » est immédiatement présenté comme « prélude au poème » et « à la toile », il s'agit en réalité d'un œil interiorisé, comme l'indique la citation de Roger Munier en exergue (« Il y a dans la vue autre chose que la vue »). En outre, il paraît inséparable d'un autre, venu d'une autre rive (le soleil ? l'œil divin ?) : « Un œil te regarde / prend feu à l'horizon ». Ces deux regards se rejoignent en un seul, *le nôtre*, si sensible, si aigu qu'il n'a plus besoin du jour et se confond avec l'ouïe : « Nos yeux traversent des ombres / [...] / Nos yeux sont à l'écoute ». Suivant la « ligne d'ombre », la poète-peintre cherche ainsi à puiser à la « source » de la « couleur », en amont du monde visible : « Où se perd le regard ? – à quelle source ? » L'espace perçu ici n'est pas celui dont nous sommes coutumiers ; nos sens nous trompent, nous oublions l'abîme, l'immensité secrète du réel : « De la pointe d'une herbe / la vue est immense / et la terre une pierre ». Cette *vue* est celle d'une conscience plus vive, qui embrasse également l'éphémère, le précaire : « Le monde se tient à l'extrémité d'une branche / qui peut casser à tout instant ». N'est-ce pas là l'œil du cœur propre aux mystiques, où s'unifient les sensations, les sentiments et même les contraires, depuis un lieu immaculé, intraduisible ? « Ce qui tombe / tombe de neige / sous le ventre des herbes / brûlées de givre »...

Regarder vraiment, pour Marie Alloy, c'est donc revenir, à l'aube de toute pensée, au « silence » primordial. Significativement aveuglée (« Le temps semble s'écrire / en braille [...] »), la poète-peintre s'interroge sur ce qui creuse sa soif d'un « paradis » et d'une relation à l'« Autre » - le tout Autre, orné d'une majuscule. Dans ce silence insondable, l'impossible surgit : « L'absence aimée se glisse là / là où nous n'avons plus de secrets / plus de mots pour la dire ». C'est le lieu inouï où résonne « l'âme de ton âme / ou le temps mis en croix ». Le poème se fait alors « prière invisible », fondamentalement adressée à « ce qui demeure », « libre du temps », située dans « l'ici », la paix, le « calme » d'où « perle le chant »... Le silence, c'est aussi ce que l'on ne peut nommer parce qu'il relève du tragique – par exemple « l'enfant mort-né ». C'est ce qui semble à peine exister, que le poème effleure : « C'est dans le *presque* que nous aimons / C'est dans le *presque rien* que nous vivons », un « temps » « si pur qu'en lui / même l'absence dure / et en jouit ». La seule écriture possible est alors la « parole / d'une *voix sans personne* ».

Impersonnelle, la « ligne d'ombre » nous dépossède, nous met à nu, nous rend à l'indicible joie d'être au monde.

Ce « silence » est suffisamment ample et dense pour mener au « souvenir » de ce qui s'est englouti : « La nuit est un lac noir / Les enfants sont perdus ». Le poème apprivoise peu à peu cet « infini » que seule peut mesurer « l'âme » et que Marie Alloy appelle « Dieu ». Celui-ci « se niche sur la ligne d'horizon / avec le chien battu » et « protège nos morts avec des feuillages / de mots que personne n'a jamais entendus ». Dans l'épopée de vivre, un élan de confiance reste possible vers l'ineffable qui transcende le temps, malgré la nostalgie inévitable, les souffrances, le tragique de l'existence, le passage inexorable : « Qu'importe ce qui est dit c'est le geste qui parle ».

Reconnaissant pleinement la nécessité de l'éphémère, la poète entre « En partance », de toute son « âme », « Dans le sillage du poème ». La « ligne d'ombre », à écrire ou à peindre, se révèle infiniment mobile. Elle s'avance dans la force étrange de son incertitude : « Les mots à découvert / traversent / peut-être une rue / peut-être un visage ». Ceux-ci n'ont plus qu'à « se franchir eux-mêmes », « seulement poussés / sur cette page / en partance », tandis que « La main errante sans dessein / attend la fécondité d'un geste ». Ce n'est alors plus « la mémoire qui parle / c'est une autre lumière », jaillie dans le « suspens », dans l'entre-deux d'un « vide ouvert et serein ». Les vers de Marie Alloy retissent un fil sans cesse interrompu, reliant la naissance et la mort, le jour et l'obscurité, la présence et l'absence. Ils nous invitent à « voir » vraiment « ce qui est qui est fluide qui file là / sous nos yeux en partance / sans repos et sans prise ». Ils accompagnent le mouvement même du mystère, donnent à entendre ses résonances infinies, depuis les profondeurs d'une âme qui sans cesse renaît de ses cendres :

« Nous sommes dans l'ombre des rumeurs
un peu de nuit à l'entour de nos mots
une fumée dans la voix un poème funambule
le corps dansant face aux étoiles
d'une faim d'enfance »

Sabine Dewulf, pour Terre à ciel

(décembre 2024)

LIEN : <https://www.terreaciel.net/Lignes-d-ecoute-par-Sabine-Dewulf-decembre-2024>

.....
Lecture par **DIDIER AYRES**, LA CAUSE LITTÉRAIRE

https://www.lacauselitteraire.fr/la-ligne-d-ombre-marie-alloy-par-didier-ayres?fbclid=IwY2xjawHMDp9leHRuA2FlbQIxMAABHde3-4dKhsKl7xrKrgQJW6qTMAu0dkMUZRj4knef9CeOJTkuGd3Dxwhs7Q_aem_EkpVB9k59NC01ja83yNmHw

La Ligne d'ombre, Marie Alloy (par Didier Ayres)

Écrit par [Didier Ayres](#) le 09.09.24 dans [La Une CED](#), [Les Chroniques](#), [Les Livres](#), [Al Manar](#), [Poésie](#)

Écrire, voir ; voir, écrire

L'intérêt primordial à mon sens de ce recueil que publie Marie Alloy chez Al Manar, c'est la confrontation de l'écrivaine avec son autre talent, la peinture. L'on y voit d'ailleurs une rencontre avec la saison hivernale, à la fois dans les aquarelles qui illustrent l'ouvrage, et dans la prosodie même, combinaison savamment agencée de la peintre et éditrice du *Silence qui roule* (une autre corde

à son arc). J'ai dit l'hiver en pesant mes mots, car pour moi c'est la saison du poème (comme l'été est celle d'Yves Bonnefoy). La nature se dépouille, les eaux s'immobilisent dans la glace, les chemins sont éclairés par des lumières froides et parfois rasantes. Tout y est poudreux, au contraire de l'été où tout rayonne. J'aime ce sentiment minéral, cette sorte de pureté presque pérenne de la neige dans sa brièveté violente. J'ai retrouvé cela dans *La Ligne d'ombre*.

La peintre, ici encore, raréfie les signes visuels, les donne à voir dans des images qui confinent au silence, avec sans doute la volonté de rester très elliptique et retenue. Par exemple, j'ai apprécié *Le Feu d'ombres*, travail de la flamme luttant contre la glace, aquarelle oxymorique qui dit un état de l'être, sa confrontation avec les éléments les plus stricts et les plus tenaces de l'âme humaine.

Le livre sonne juste, grâce à l'équilibre des épithètes, l'équilibre des froids et des chauds, l'équilibre des strophes, l'équilibre de la nomination, l'équilibre des lavis, taches aqueuses souvent dans les bleus, des rehauts de rouge ou de jaune dans une simplicité d'évocation. Bien sûr, il y a quelque chose de morbide dans l'hiver – saison dure pour les passereaux, saison animée de journées courtes imbriquées dans une longue nuit qui pourrait faire penser à la mort. Et c'est bien le cas ici, représentation qui enrichit l'imaginaire de la saison froide. Le souvenir, la mort sont proches, se côtoient.

Pour aller un peu plus loin, je dirais que nous sommes dans le matin, la faim, les cycles, la lumière, le deuil, idées constituant une poésie simple d'apparence quand le sous-texte dénote d'une inquiétude profonde de l'être, de l'ontologie de l'être. Et là encore, je vois l'action de la peintre, pour ce qui est des couleurs noires des branches hivernales, d'un carré de ciel blanc, de bouquets de racines ocres, ou vivant du silence transparent des ombres, tons des feuillages argentés, couleur carbonisée de petites bûches qui servent au feu de bois. L'œil est ainsi l'organe principal de cette déambulation presque solitaire. Sachant que l'œil est matière, et la vision, une activité souveraine.

*Couleur sur couleur tout recommence
toile après toile poème après poème
la couleur remonte à la source
le temps à sa flamme
Ou*

*Rester là avec les forces profondes
dans l'émerveillement de la peinture
notre jardin d'enfance*

Importance de ce fait de la lumière qui s'acquitte de la double tâche d'un élément matériel (onde et corpuscules), mais aussi spirituel (*Fiat lux*).

*Fin suaire l'hiver
commence à tisser ses voiles
L'absence délivre la parole
d'une voix sans personne*

*J'avais faim
je n'étais qu'une ébauche
J'étais l'absente du dessin
la blessure innocente*

Et pour conclure, je renverrai le lecteur vers les tableaux de Joan Mitchell, peut-être plus que d'Eugène Leroy, et vers les poèmes d'Aurélie Nemours.

Didier Ayres

ARPA décembre 2024 N°145-146

Lecture de **Jean-Marie Corbusier**

Marie Alloy - *La ligne d'ombre* - Al Manar 2024, 112 p.

Peinture et poésie se mêlent dans l'ordonnance des jours dans un dernier *sursaut* mais tout est *provisoire* qui nous guide toujours plus loin dans la résonance du monde, de la recherche du ciel partout, nulle part à la recherche du *geste qui parle*. Les couleurs, les mots s'interpénètrent fouillant notre espace et notre personne, recherchant un témoignage de notre existence si même ce ne sont plus que des *traces* dispersées en archipel. Le lecteur aborde le monde d'une façon subtile et légère, tout un passage sans accroc, tout forme un tout de sensations et de pensées *nous veillons sur l'inattendu*, ce qui n'est pas encore révélé à nous, l'espoir, peut-être aussi furtif soit-il. Il y a une lumière douce et pénétrante qui illuminent les poèmes qui s'écoulent vers *des temps intérieurs*. Ce sont des tableaux de vie où celle-ci apparaît dans ses moindres détails, dans ses répétitions sans aucune concession dont l'issue sera la solitude dont il restera encore cette lumière qui jamais ne quitte le poème.

La main, celle du peintre et du poète joue un rôle discret mais intense, elle convoque les couleurs et les mots et rappelle les temps effacés mais il est toujours temps de *rallumer le feu*. Pour Marie Alloy, la poésie est ouverture, espérance, elle convoque d'autres poètes, d'autres peintres que mon épouse apprécie surtout Vieira da Silva. L'auteur rassemble toute les parties du monde pour les temps vécus dans la belle unité.

Les mots forment un voile abstrait entre les mots et ce qu'ils désignent, il y a toujours une *ligne d'ombre*, nous ne pouvons pas vivre dans « le pur surveillé ». Cette poésie les rapproche qui dit le monde avec simplicité et aisance où quelques mots suffisent à rendre la poésie au poème par notre émotion intellectuelle et notre sensibilité. L'humilité de la parole accueille le monde par-delà ses failles, ses hoquets, ses difficultés dans une acceptation qui reconforte où chaque lecteur trouvera une matière et une réflexion qui le concerne. Le réel se saisit par l'intime et lui donne toute son épaisseur, cette force qui bat avec la vie au quotidien avec ses exigences du dehors et du dedans.

Poésie sous le signe de la lucidité.

*Laisser les mots en jachère
et peindre*

*Ouvrir nos mains
nos regards*

*Écrire et peindre
l'un et le multiple*

*et d'un élan fou
accueillir sur la toile
les floraisons
dans les dissolutions
de la lumière*

Les aquarelles témoignent aussi des rapports des couleurs entre elles qui s'interpénètrent, se côtoient, livrent leur existence dans un jeu de force où elles s'imposent l'une avec l'autre, l'une contre l'autre. Comme dans le poème, une harmonie prend naissance qui nous apaise, nous rappelle que la vie aussi peut être sourire sur nos lèvres et sur le monde.

Jean-Marie Corbusier

.....

Le journal des poètes, décembre 2024 - lecture de **Jean-Pierre Boulic**

Marie Alloy

La ligne d'ombre

Aquarelles de l'auteur

Al Manar, 2024, 116 p.

Cette *Ligne d'ombre* que le recueil de Marie Alloy donne à découvrir n'est-elle pas simplement l'histoire d'une vie qui à la lumière natale chemine dans ce poème qui n'en finit plus / de traquer ses ombres pour tenter de reprendre source et trouver l'imprévisible ligne de crête du sens ?

Il ne serait pas inopportun alors de rappeler ce que Jean-Pierre Jossua écrivait dans ses *Carnets du veilleur* : « L'œil, l'esprit, le cœur naissent de la source de vie, et nous nous ouvrons à la lumière de ce jour si beau, à celle de l'intelligence des choses, à celle de la parole. » Et comme en écho, la poétesse, artiste de son univers intérieur, confie d'un souffle : *Le regard s'éclaircit aux veines du silence* ; ou encore : *mais ce n'est pas ta mémoire qui parle / c'est une autre lumière*.

Les talents de Marie Alloy sont bien connus. Son goût pour faire parler les couleurs se révèle comme un geste naturel « pour mettre la matière en état d'extase » (Maurice Zundel) et livrer à la lumière du poème, ainsi qu'elle le dit, le goût de la vie avec ce sentiment d'appartenance et d'affection ainsi murmuré : *Quelqu'un écoute derrière la porte / Est-ce ta mère ton père / ton frère les enfants / ou ton Amour ? // Ce quelqu'un c'est peut-être toi / ou ton double ton leurre / ou l'âme de ton âme / ou le temps mis en croix // ou l'avancée d'un mot / en amont de toi*.

Appartenance à une histoire : *Demeurent quelques miettes blanches / où brasille l'infini* ; à la rencontre de l'autre : « nous cherchons la passerelle des âmes » ; du monde avec ses incertitudes : *La terre est tombée dans un abîme / Les hommes ne se relèvent plus*. Appartenance à un don sublime : *Nous vient un don peut-être une grâce*. Plénitude de



l'harmonie où n'existe aucun dualisme entre l'intime et l'extérieur. Intimité d'une relation avec les éléments comme s'exprime la poésie de Marie Alloy agrégeant toutes les nuances de l'âme. Et confirmant, s'il en est besoin, ce que François Cheng développe en affirmant que « la vraie vie n'est pas seulement ce qui a été donné comme existence mais qu'elle est essentiellement dans le désir même de vie, dans l'élan même vers la vie » (*De l'âme*).

Il y a ici une belle marche initiatique où le regard, le silence, le souvenir et une voie *en partance* gravée à l'image du fleuve changé à chaque instant / par un remous de lumière donnent à penser à la lumière, celle du temps initial.

Le bel écrin *Al Manar* de ce recueil est pleinement ajusté à la contemplation des aquarelles que la *poéintre* partage avec ses lecteurs. Un beau travail à découvrir.

JEAN-PIERRE BOULIC

.....
ARTICLE DE **JEAN-LOUIS BERNARD**, revue EUROPE ?

Scan page suivante

« Regarder l'horizon trembler sur une ligne d'ombre »: premiers mots de Marie Alloy dans ce qu'on ne saurait intituler préface ou introduction. Présentation pourquoi pas, mais il y a quelque chose de figé dans ce mot, tout l'inverse de ce livre (et de l'œuvre de la poète-peintre-graveuse). Alors on préférera « accueil »: du vide et du surgissement, du seuil et du passage, du flux incessant des sensations.

Qu'est-ce que l'horizon? Un lieu étrange, réel, pas forcément lointain, où nous ne pouvons nous rendre. Un lieu à la charnière de la physique et de la métaphysique, à l'angle de la perception et de la représentation. Marie Alloy renverse les termes habituels (« ombre », « ligne d'horizon »): la création poétique ne s'effectuera ici que par les ombres et les métamorphoses. Pour cela, il est besoin de la lumière, qui servira à mesurer l'épaisseur de l'ombre (voir les tableaux de Georges de la Tour).

La poésie dit ce que l'obscur lui dicte (« Il y a ce poème qui n'en finit plus/ de traquer ses ombres »). Et ce qui, de l'obscur, se laisse capturer: cette ombre qui structure l'envers, l'autre côté des choses. Elle est ainsi moins un genre littéraire, nous dit la poète, qu'un regard sur le monde qui pénètre au plus profond du chaos originel. Une attitude de fond, en somme. Le poème est ici l'estuaire du regard: la lumière fait le vide dans le plein du noir, les deux se mêlent à l'intime. Confirmation est alors donnée: le sujet de la poésie est bien le réel, en tant que langage de l'intérieur de la détresse, manque suscitant l'écriture (« ils sont vivants/ vivants dans notre manque »). Et qu'est-ce qui s'abrite au-dessous du réel? L'abyssal du monde, cet obscur qui est nuit du poème, là où veille la lampe proche et inaccessible (comme l'horizon), la lampe qui éclaire les lieux de la même manière que les poèmes qui la nomment. La parole de Marie Alloy trouve l'ombre pour que puisse passer la mémoire (cette composante du passé, au même titre que la fiction et les rêves), façon peut-être de « retrouver la création du monde », parce que, comme nous l'enseigne la poète, seule la mémoire permet de transformer en substance la source inatteignable. Parole qui tente de poser des mots sur la présence-absence, cet essentiel de l'aventure poétique (et humaine?), des mots qui supporteraient de ne pas définir l'obscur, mots-couleurs en vibration (n'oublions pas que Marie Alloy est aussi peintre) que l'on pourrait contempler comme un tableau, le temps qu'ils flottent immobiles dans l'espace avant d'aller retrouver leur position lexicale.

Et donc essentialité du regard, provenant du fait qu'il soit préalable à toute création (d'un poème, d'une peinture). Il est ainsi capital de rechercher l'image nécessaire, celle à même de réveiller ce regard. Qu'est-ce donc que la création, nous dit la poète, sinon des prélèvements fugitifs du réel, que le regard métamorphose par sa seule puissance? L'image, pour fonctionner, devra comporter quelque chose qui défie les attentes. Elle sera ainsi maison pour le regard, et pourra nous aider à expérimenter notre propre regard et à transformer, en conséquence, le réel.

Chez Marie Alloy, le regard a tout à voir avec l'écoute (cette écoute par laquelle on n'est pas sûr d'être poète, mais sans laquelle on est sûr de ne l'être pas), mais aussi avec le silence (« le regard s'éclaircit aux veines du silence »), ce silence qui est langue du dernier recours, fourmillement d'inquiétude répondant au chaos du sens. Écoute et silence étant parmi les éléments essentiels de l'appréhension d'un lieu, il n'est pas étonnant que la notion de lieu se bâtisse ici sur l'idée du regard porté, regard qui deviendrait alors la seule mesure du temps (ce qui explique l'attention extrême

portée par la poète à tout ce qui est élémentaire, l'arbre et la pierre, l'aube et la pluie...) Il n'est pas non plus étonnant qu'elle ne confonde surtout pas l'espace du dire (là où tout discours peut se donner libre cours) et le lieu de la parole (là où cette parole faible, hésitante, errante, peut seule **avoir lieu**), l'espace de la coexistence et le lieu de la rencontre (avec le mystère afférent à ce dernier: « ce qui a lieu/ ne se sait »).

Beaucoup de questions, finalement, hantent ce livre. Certaines explicites: « Où se perd le regard?/ à quelle source? »; « L'Autre est-il si différent/ de l'aurore ou du crépuscule? ». D'autres implicites: le mot « neige » est-il froid? Fond-il entre les pages? Et si finalement nous en étions rendus à remonter une trace couverte par le temps et rendue en conséquence invisible? Autant d'interrogations portées en bannière par l'être humain dans sa lutte avec (et non contre) l'ombre (comme Jacob avec l'ange: sera-t-il adoubé par elle?), non pour atteindre la lumière, mais pour permettre au regard de découvrir son identité propre.

Au fond, quel est le chemin de Marie Alloy? Ni ligne droite bien évidemment, ni cercle (si quelqu'un ne tourne pas en rond, c'est bien elle), ni ligne brisée qui rejeterait les mots à l'extérieur d'eux-mêmes. Reste la spirale. Celle qui se forme dans le processus même de son avancée. Celle qui fait converger temps cyclique et temps linéaire, en ses avancées constantes et ses retours répétitifs. Celle qui part donc d'on ne sait où et à chaque fois repasse presque au même endroit (capital ce « presque », toute l'aventure humaine dépend de lui). Le trajet se rapproche ainsi du centre. Mais qu'en est-il de ce centre? Puits sans fond où tout se perd et se sauve? Ultime point de fuite? Peu importe, l'essentiel est donc la spirale, élimination du principe de finalité, quête inlassable de l'insaisissable qui seule peut générer la beauté et nous faire faire peut-être un bout de chemin avec elle (« la beauté a déposé nos regards/ sur la face éclairée des pierres »). Pour cela, la poète se sera abandonnée, de la première à la dernière ligne, à la musique du langage qui seule peut aider à retrouver ce « timbre de chants très anciens » d'avant la parole. Mais il ne s'agit pas, nous dit Marie Alloy, de fétichiser le primitif, juste de ne pas oublier les ancêtres dont les pierres tombales sont devenues illisibles (« et nous veillons sur l'inattendu/ pour que l'absence vive/ dans le devenir »). Peut-être, finalement, de donner un nom à l'illisible du monde.

Jean-Louis BERNARD